

## VIVRE

Réalisé par Oliver Hermanus (2021)

Mardi 2 mai à 20h30

En présence de Louis Mathieu, professeur de cinéma  
Président de l'association Premiers Plans



L'adjectif "austère" semble un euphémisme pour caractériser Williams. L'homme est fonctionnaire à la mairie. La guerre a abîmé Londres et il s'évertue dans une froideur inouïe à prioriser les reconstructions et alourdir la pile de dossiers qui s'entassent sur le bureau de ses collègues. L'homme est besogneux, il se soumet sans un mot à la rigueur administrative, jusqu'à ce qu'un médecin lui annonce qu'il ne lui reste plus que quelques mois à vivre. Justement, il n'y a pas de meilleur titre que le verbe Vivre. L'enjeu de ce récit est de rattraper plusieurs années d'abnégation, de frustration et de mutisme familial. Il a perdu son épouse, les relations avec ses enfants sont ten-

dues et il ne faut pas oublier que la guerre est encore dans les têtes des Londoniens.

Parler de la mort au cinéma est peu aisé. Le risque de ce type de sujet est de sombrer dans le mélodrame sirupeux. Oliver Hermanus dont on se souvient encore de l'incroyable *Moffie* fait tout le contraire. Il offre une œuvre à la fois profonde, bouleversante, et légère. En réalité, le film ne traite pas de la mort directement. Il aborde le sujet par son antagonisme : la vie. Williams renaît du vieil homme qui dort en lui depuis des années. Il se confie à une toute jeune collègue du bureau et engage avec elle une relation qui aurait pu être amoureuse trente ou quarante plus tôt. Cette relation qui se noue entre eux n'a rien de vulgaire. Elle exprime avec dignité la renaissance d'un homme qui s'est empêché toute son existence de dépenser son argent, de se faire plaisir et d'aimer. En ce sens, *Vivre* est un film d'une très grande actualité. Il dresse les universaux de la vie par le prisme de la maladie et dépasse tous les clivages éventuels intergénérationnels. C'est une histoire qui témoigne de la transmission, de l'exemplarité, qui sont les ciments mêmes de la vie en société où les plus jeunes prennent la suite de leurs aînés.

Les personnages du film sont très beaux et attachants, à commencer par le héros principal sur le déclin de la vie. Il est interprété par un Bill Nighy tout en nuance, en délicatesse et en flegme britannique. La culture anglaise pétrie de politesses et de non-dits ne parvient pas à masquer les fêlures de ce bonhomme, qui a oublié de vivre et de s'abandonner à la joie. Les collègues du bureau, la jeune Margaret, le garçon insomniaque rencontré par hasard dans un café, sont autant de personnages précieux qui vont permettre au héros de se révéler à lui-même. Bien sûr, après sa mort, le naturel reprend vite ses habitudes, mais on espère quand même que Williams aura marqué un peu l'existence de ses proches.

Enfin, s'il faut aller voir *Vivre*, c'est sans doute pour la place magnifique qu'Oliver Hermanus fait à Londres. La capitale anglaise s'invite dans des images d'archive dès le générique de début, offrant au spectateur une scène universelle et particulière à la fois de la comédie humaine.

<https://www.avoir-alire.com/vivre-oliver-hermanus-critique>

À première vue, Mr Williams est sans surprise. Il semble même faire partie des meubles de la mairie où il travaille depuis des décennies, tant sa routine et ses réactions se révèlent prévisibles. Aussi, lorsqu'il quitte un soir son poste plus tôt que d'habitude et ne se présente pas à l'heure attendue le lendemain, c'est l'étonnement. Les questions fusent : a-t-il eu un accident ? Faut-il appeler la police ? Quand Mr Williams préfère les joies de la ville à la pesanteur de l'incurie administrative de son service, son comportement dérange.

Ce que personne n'a compris, c'est que Mr Williams a simplement changé. Depuis qu'il se sait condamné, il veut (re)donner une certaine noblesse à ses actions. Il s'agit pour lui de gagner un maximum de batailles, à commencer par la construction d'une aire de jeux à laquelle ses supérieurs s'opposent. Celui qu'on surnommait « Mr Zombie » fait preuve de plus en plus d'humanité, se mettant à supplier son patron pour la bonne cause et taisant sa maladie par amour pour ses proches.

Si la transformation salvatrice du héros éprouvé est un ressort scénaristique conventionnel, il est en revanche moins fréquent de regarder une histoire autant empreinte de « flegme ». Outre l'allure distinguée du personnel de bureau à laquelle la série *Mad Men* nous avait déjà habitués, ce sont leurs répliques pudiques et élégantes que nous gardons en mémoire. Une qualité d'écriture à attribuer au brillant auteur britannique d'origine japonaise Kazuo Ishiguro (*Les Vestiges du jour*), prix Nobel de littérature 2017, ici scénariste pour adapter l'œuvre d'Akira Kurosawa.

Usant subtilement d'expressions minimalistes, Bill Nighy (Mr Williams) incarne magistralement l'apathie existentielle et le sentiment d'être éloigné de tous, y compris de lui-même. À l'exception d'une collaboratrice, Mrs Harris, chaque personnage se retrouve engoncé dans le costume froid de sa profession. Pourtant, en dépit du comportement de ces gentlemen et face à la simplicité de l'intrigue, nul ennui ne nous gagne. Grâce au travail exceptionnel du chef-opérateur et du Technicolor, tout corps, illuminé d'une enveloppante chaleur, attire notre œil. Notre oreille est suspendue aux notes de musique classique, omniprésentes et exprimant avec ferveur les émotions réprimées par les non-dits des dialogues.

De cette œuvre formellement réussie, un charme mystérieux se dégage. Portes ouvertes vers la contemplation ou l'inconscient, certains paysages extérieurs (l'aire de jeux enneigée) et intérieurs (les souvenirs de Mr Williams) nous accompagnent toujours après la fin du film.

Hélène Robert

<https://www.bande-a-part.fr/cinema/critique/magazine-de->



Prix Nobel de littérature, auteur des *Vestiges du jour*, Kazuo Ishiguro jette un pont entre le Japon, où il est né, et le Royaume-Uni, où il vit depuis son enfance, dans les années soixante. C'est lui qui a initié et scénarisé ce remake de *Vivre* (1952), d'Akira Kurosawa, et a choisi d'en délocaliser l'action dans son pays. L'écrivain a été marqué dans sa jeunesse par le film, magnifique portrait d'un petit bureaucrate aux rêves éteints qui, apprenant qu'il souffre d'un mal incurable, se lance dans un projet qui pourrait donner un sens aux quelques mois qui

lui restent à vivre : l'assainissement d'un terrain vague et la construction d'un jardin d'enfants. Dans un style inspiré par le néo-réalisme, Kurosawa croquait le Japon meurtri de l'après-guerre. Ishiguro met en parallèle les sociétés japonaise et britannique, l'idée d'un ordonnancement social strict qui étoufferait l'individu. En compagnie du réalisateur Oliver Hermanus (*Beauty*), illustrateur doué, il recrée le monde de son enfance. Le film dépeint très joliment ce monde corseté, le défilé des gentlemen bien sous tous rapports, grimpant au petit matin dans leur train de banlieue, pour aller vaquer avec dignité, le menton en avant, à des occupations dérisoires. Succédant au grand Takashi Shimura, Bill Nighy, qui a lui aussi connu ce monde dans son enfance (il est né en 1949), livre une impressionnante prestation minimaliste, minérale, à rebours de ses facéties habituelles de baby-boomer rock'n'roll. Une leçon d'humanisme et d'élégance « stiff upper lip », comme on dit outre-Manche.

<https://www.premiere.fr/film/Vivre-3/critiques>